# *Histoire de la philosophie française au XX^e^ siècle*

Jean-François Petit

# Histoire de la philosophie française au XXe siècle

Jean-François Petit

# Histoire de la philosophie française au XXe siècle

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2009
10, rue Mercœur, 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06149-8
ISBN pdf : 9782220088907

*À mes étudiants et mes amis,*
*ils s'y reconnaîtront.*

# Introduction générale

Vouloir dresser un tableau de la philosophie française au XXe siècle est assurément une entreprise fort présomptueuse. La diversité des thèmes, des interrogations, des courants de pensée semble à elle seule prévenir toute tentative de synthèse. Un constat s'impose : celui de l'éclatement actuel des régimes discursifs de la rationalité. Si la philosophie comme discipline se veut de plus en plus en dialogue, elle entre souvent en tension avec d'autres façons d'agréger les savoirs, par exemple celles des sciences humaines ou de la théologie, pour ne reprendre que les partenaires privilégiés de cette « conversation triangulaire » féconde et indispensable aujourd'hui, selon Paul Ricœur. Une attitude heureuse qui peut éviter à l'une ou l'autre de ces disciplines la « tentation de surplomb », en privilégiant l'accueil de la différence et de la complémentarité[1].

Le choix de cette posture conduit à la modestie des ambitions de ce livre. Avant de s'engager dans un dédale d'auteurs et de thèmes, il apparaît nécessaire de réfléchir à la façon d'entrer dans un « compagnonnage philosophique » fructueux. La très grande présence des pensées du XXe siècle encore aujourd'hui, l'impression de se trouver devant un puzzle inachevé, peut brouiller bien des regards et des perspectives. Mais, comme l'indiquait Jacques Chevalier dans sa monumentale *Histoire de la pensée*, hélas fort oubliée, il est vain pour l'historien de la philosophie de vouloir prétendre à une quelconque neutralité. Celle-ci

1. Cf. C. Delacroix, F. Dosse, P. Garcia, *Paul Ricœur et les sciences humaines*, Paris, La Découverte, 2007, p. 7-12.

n'assure à vrai dire souvent qu'une soi-disant « objectivité » très illusoire. Aux yeux de Chevalier, mieux valait reconnaître qu'on ne cesse jamais de repenser les doctrines étudiées en y engageant sa propre pensée[2]. C'est ce qui sera fait ici. Ce livre doit beaucoup à la volonté de proposer à tous, à commencer par les plus jeunes étudiants, une initiation de qualité à la tradition philosophique française. Certes, il faut faciliter l'accès à des œuvres et à des thèmes. Mais il faut surtout, en une période marquée par le relativisme et la construction hétéroclite des savoirs, donner le goût d'évaluer et de penser par soi-même. Par ailleurs, mettre en avant des « traditions de pensée », comme nous le ferons, revient à affirmer que nous ne sommes jamais en position d'innovation absolue en philosophie. Nous nous situons toujours en héritiers de grands courants, dans un processus permanent d'éloignement et de dé-distanciation. Cette herméneutique du passé ne s'effectue jamais sans des choix d'existence personnels, selon des attentes déterminées, parfois aussi selon les urgences de l'heure, qui transforment le passé en *tradition vivante*. Notre attention est donc plus portée ici sur la permanence de traditions de pensée, qui ne sont pas si loin des « moments » de Frédéric Worms[2].

Cet ouvrage n'échappera point à certaines règles académiques. Pour sa plus grande part, il doit son origine à un enseignement des étudiants de second cycle de philosophie et de théologie de l'Institut catholique de Paris. Cette université, marquée par une très forte dimension internationale, prépare depuis longtemps, et avec compétence, des générations d'étudiants aux diplômes de licence et de mastère d'État dans de multiples disciplines ainsi qu'aux grades spécifiques des cursus canoniques validés par le Saint-Siège.

---

2. F. Worms, *La philosophie au XXe siècle. Moments*, Paris, Gallimard, 2009.
3. J. Chevalier, *Histoire de la pensée*, 4 vol., Paris, Flammarion, 1955-1966 réédité en 1995. De façon injuste, les analyses de cet excellent manuel ont été maintes fois pillées sans être jamais citées, en raison de l'engagement de son auteur auprès du régime de Vichy. Il est urgent de rétablir son importance pour la philosophie française.

L'Institut catholique cultive, depuis sa fondation, une tradition d'excellence et de formation aux responsabilités les plus larges. Ce livre est donc le fruit de ces multiples échanges philosophiques avec les étudiants. Il est marqué par leurs questionnements, par leur travail autant que par le mien, dans une recherche commune de sagesse dans un lieu qui, je l'espère, restera encore pour longtemps, un espace de liberté et de créativité, sans inféodation à la philosophie la plus « à la mode » ou à la dernière coterie intellectuelle.

J'ajoute que, sans l'appui de ma communauté, ce projet de « compagnonnage philosophique », qui doit aussi beaucoup aux encouragements initiaux des doyens de philosophie et de théologie de l'Institut catholique de Paris, n'aurait sans doute pas abouti. En outre, mon activité de chroniqueur philosophique au journal *La Croix* m'a donné, par plaisir comme par obéissance religieuse, le devoir de m'intéresser à tout ce qui paraissait sur les sujets ici traités, la production devenant dans certains cas quasi pléthorique. On dira ce qu'on voudra, les Français aiment la philosophie. Celle-ci s'adosse encore à une solide tradition d'histoire de la philosophie. Beaucoup se passionnent pour les idées, sans forcément toujours bien avoir les moyens de s'y repérer.

Par ailleurs, j'ai bien conscience de m'être engagé imprudemment derrière d'illustres confrères assomptionnistes. Ce manuel n'aura ni la science du *Précis d'histoire de la philosophie* du père François-Joseph Thonnard[3], ni la clarté pédagogique des cours de mon prédécesseur à *La Croix*, le père Marcel Neusch[4]. Comme eux, j'entends donc procéder à une lecture personnelle des philosophes, en cherchant non seulement à les présenter en montrant leur originalité mais aussi à les interroger, notamment d'un point de vue chrétien.

Comment dès lors procéder à un décryptage pertinent et mesuré de ces philosophies françaises du XXe siècle ? Nul ne peut entrer

3. F.-J. THONNARD, *Précis d'histoire de la philosophie*, Paris, Desclée de Brouwer, 1937.
4. M. NEUSCH, *Les traces de Dieu*, Paris, Cerf, 2004.

dans cette histoire, à vrai dire passionnante, sans passer par quelques clarifications préalables.

## Des clarifications préalables indispensables

On l'aura compris, l'optique poursuivie ici ne sera donc pas celle d'une exhaustivité quasi impossible à atteindre – qui se traduirait par une série de monographies faussement juxtaposées de philosophes français ou par une absence d'engagement dans le jugement sur leur pensée. En conséquence, plusieurs questions préliminaires de méthodologie s'imposent : comment a-t-on procédé à l'écriture de l'histoire de la philosophie jusqu'à aujourd'hui ? Quelles leçons en tirer ? Certes, bien des ouvrages sont caractérisés par une ambition de systématicité. Si celle-ci a présidé à l'organisation du rapport à l'histoire de la philosophie durant tout le XXe siècle en France, il faut en faire une analyse circonstanciée.

### *Faire de l'histoire de la philosophie en France au XXIe siècle*

L'approche de l'histoire de la philosophie moderne en France est tributaire d'une longue tradition d'historiens, tels Martial Guéroult, Ferdinand Alquié, Henri Gouhier… La plupart des historiens actuels de la philosophie sont directement ou indirectement (par le style de leurs travaux) leurs héritiers intellectuels[5]. Il faut par ailleurs souligner le rôle capital de Michel Foucault, en particulier de son *Archéologie du savoir*, sur l'historiographie philosophique : critique de la notion de source, de préfiguration, mise en évidence de structures communes à différents domaines du savoir, etc. Mais toutes les questions sont loin d'être résolues pour autant.

5. Cf. P. MAGNARD, Y.-C. ZARKA (dir.), *La recherche philosophique en France*, Paris, ministère de l'Éducation nationale, 1996, p. 173.

Assez communément, on distingue trois façons de concevoir l'histoire de la philosophie :

*Une approche génétique et diachronique*

Celle-ci tente de reconstruire l'élaboration de la pensée d'un philosophe depuis sa formation jusqu'à sa maturité. L'histoire de la philosophie revient à celle du philosophe, en étudiant particulièrement sa relation au contexte doctrinal et historique de son époque. Cette approche est souvent pertinente. Mais elle demande pour les philosophes ayant vécu longtemps, comme dans le cas de Paul Ricœur, de multiplier les indications contextuelles pour favoriser les repérages dans les évolutions de leur pensée.

*Une approche architectonique*

Celle-ci montre la systématicité et l'économie argumentative interne d'une philosophie, en mettant en avant les modifications que cette architectonique connaît diachroniquement. Cette approche peut par exemple être mise en œuvre pour étudier la philosophie d'un Michel Henry, puisque la phénoménologie l'organise depuis ses premiers travaux, dès sa thèse *L'essence de la manifestation*, jusqu'aux derniers sur le christianisme.

*Une approche structurale*

Celle-ci conduit à exhiber les homologies de structure, les symétries, les dissymétries, les passages, les voies d'accès de la philosophie à la science, la littérature, l'art… Les philosophies de Michel Foucault ou de Michel Serres en sont de bons exemples.

Par souci de clarté, on privilégiera dans cet ouvrage la première approche, en référant les philosophes aux courants de pensée qui les ont portés et surtout qu'ils ont généré. Cette histoire de la philosophie se veut d'abord écrite *philosophiquement*, c'est-à-dire qu'elle montrera les enjeux pour la pensée des auteurs étudiés. En effet, l'histoire de la philosophie n'est jamais totalement

extra-philosophique. Une rigueur toute particulière s'impose dans le domaine de l'exactitude historique, des procédures d'acquisition des pensées des philosophes et de mise à l'épreuve de leurs constructions argumentatives et conceptuelles. Cette histoire de la philosophie ne sera donc pas liée à des mobiles extraphilosophiques, que ceux-ci soient théologiques ou liés à une vision préconçue de l'histoire. Il s'agit d'abord de rendre compte des principales philosophies françaises du XXe siècle, sans sous-estimer les divergences d'interprétation auxquelles elles ont déjà donné lieu. Mais l'histoire des interprétations, respectueuses des textes et des intentions des philosophes ou, à l'inverse, déficientes et contestables, fait aussi partie de l'histoire de la philosophie.

### *Accomplir un triple effort méthodologique*

La méthodologie de recherche mise en œuvre ici doit beaucoup à celle déployée lors de ma thèse, dont le présent ouvrage est en quelque sorte un prolongement indirect, tant il est devenu nécessaire d'éclairer un paysage philosophique de plus en plus opaque, notamment pour les plus jeunes générations[6]. La mise en place de ces directions d'investigation requiert un triple effort :

#### *Un effort de contextualisation*

Vouloir repérer les philosophies françaises essentielles au XXe siècle suppose de replacer les débats et les protagonistes dans l'histoire non seulement de la philosophie, mais aussi tout simplement du XXe siècle. Ainsi, le choc meurtrier des deux guerres mondiales, l'émergence de formes inédites de totalitarisme, l'interdépendance grandissante entre la France et ses pays voisins, puis plus éloignés, n'ont pas été sans incidences sur la constitution des philosophies en France. On doit en ce sens relever leur

6. Cf. J.-F. Petit, *Philosophie et théologie dans la formation du personnalisme d'Emmanuel Mounier*, Paris, Cerf, 2006.

insertion progressive dans des problématiques moins continentales, plus marquées par la pensée anglo-saxonne. En d'autres termes, les philosophies françaises au XXe siècle ne se sont pas constituées uniquement par elles-mêmes, en vis-à-vis de leur grande rivale, l'« allemande », d'autant plus qu'au début du siècle régnait un assez profond interdit face à tout ce qui venait d'outre-Rhin, comme l'a fort bien montré C. Digeon[7]. Contre une histoire purement philosophique de la philosophie, le détour par l'histoire sociale et politique se révélera plus que nécessaire.

*Un effort proprement méthodologique*

Trop souvent, le travail d'historien de la philosophie se borne à être une reconstitution de ce qui a été pensé, laissant à d'autres le soin d'interpréter. Tel ne sera pas le cas ici, puisque nous nous orienterons résolument vers une « histoire critique », au sens où l'entend Alain Renaut[8]. Nous voulons montrer la fécondité mais aussi les impasses auxquelles ont abouti certaines philosophies en France au XXe siècle. L'exercice de la philosophie a certes beaucoup changé durant le siècle passé, notamment en raison des modifications de l'espace universitaire et la scène médiatique. Mais il n'est pas impossible de l'évaluer sans taire les convictions personnelles qui portent cette évaluation.

*Un effort de justification*

Il sera nécessaire de démontrer tout au long de ces pages, le bien-fondé des choix opérés et des évaluations effectuées. Ceux-ci seront nécessairement sélectifs, parce que, disons-le encore une fois, vouloir accumuler d'interminables monographies sur les philosophes français ne ferait qu'accentuer le reproche, non totalement injustifié, de vouloir cantonner en France la philosophie

7. C. Digeon, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, PUF, 1959.
8. A. Renaut, « Pour une histoire critique de la philosophie », *Études philosophiques*, n° 4, 1999, p. 511-519.

à l'histoire de la philosophie et d'être incapable de hiérarchiser quoi que ce soit. La logique de thématisation, d'organisation et d'exposition des doctrines philosophiques doit surtout montrer leur intérêt, tant d'un point de vue méthodologique qu'en raison du type d'exigences auxquelles elles conduisent. Cette justification se doit d'être externe car ces philosophies participent de fait à une désignation encore actuelle du présent. S'engager dans cette histoire de la philosophie française ne revient donc pas seulement à vouloir faire œuvre d'érudition, mais aussi à s'insérer dans la vie culturelle de la cité, pour pouvoir définir avec d'autres des normes, des valeurs nécessaires pour le vivre en commun, selon des convictions partagées. Il n'est pas du tout fait mystère des convictions chrétiennes qui sous-tendent l'approche ici développée. Dans le contexte actuel, celles-ci conduisent plus, par l'effort réflexif sur ses propres déterminations, à un effort d'objectivité et de sérieux dans l'analyse que des approches faussement impartiales, qui ne veulent pas dire les valeurs qui en réalité les sous-tendent[9].

Nous souhaitons donc favoriser la *réception* de philosophies connues ou moins connues, parfois même carrément oubliées. Qu'on me pardonne aussi d'avoir passé sous silence quelques grandes figures : Gabriel Marcel, Simone Weil, Albert Camus, Maurice Merleau-Ponty ou Simone de Beauvoir par exemple. Dans les limites de cet ouvrage, il n'était pas possible, hélas, d'accorder une attention soutenue à tous ceux qui l'auraient mérité. Certes, comme le fait remarquer Jean-Louis Vieillard-Baron, la réception de textes est toujours aussi révélatrice de ceux qui lisent les textes et les interprètent[10]. Comment ne pas avouer que le projet de cette histoire des philosophies françaises a aussi comme objectif de favoriser une insertion plus opérante des idées dans l'espace public

9. Cf. J.-F. Petit, *Individualismes et communautarismes, quels horizons aux États-Unis et en France ?*, Paris, Bayard, 2007.
10. J.-L. Vieillard-Baron, « Méthodologie pour l'étude des problèmes de réception en histoire de la philosophie », *in* C.-Y. Zarka (dir.), *Comment écrire l'histoire de la philosophie ?*, Paris, PUF, 2001, p. 95-109.

de l'éducation ou de la culture ? N'avons-nous pas besoin aujourd'hui d'un vrai détour par l'analyse pour mieux comprendre l'homme contemporain et bien des problèmes qui le touchent ?

Si, comme le note avec justesse Jean-Luc Marion, l'historien de la philosophie pose toujours des thèses dans ses investigations historiques[11], nous n'aurons pas peur ici de montrer la relative « bonne santé » de la philosophie française, dont les plus beaux trésors sont tout à fait capables de fournir des « noyaux d'intelligibilité totale » de notre situation actuelle. Nous ne nous situons donc absolument pas dans ce discours démobilisateur qui, à échéances régulières, déplore l'« épuisement » de la philosophie dans l'espace contemporain. Celle-ci a encore une vocation, après l'élaboration de grands systèmes du XXe siècle – existentialisme, marxisme, personnalisme – et leur interminable déconstruction. Et elle est bien vivante, comme nous essayerons de le montrer.

### *Le plan de cet ouvrage*

Au plan historique, on peut distinguer au XXe siècle différentes phases de l'organisation et de la conception même de l'activité philosophique. Ce serait une vue rétrospectivement très simplificatrice que de penser que la philosophie a pu, notamment à l'université et pour tout dire, plus précisément encore à la Sorbonne, réussir au XXe siècle le projet de réunion de la multiplicité des savoirs, dans un espace d'enseignement qui, de plus, aurait été parfaitement homogène. Avant que la crise d'identité sociale de la philosophie atteigne son paroxysme, des philosophes comme Gabriel Marcel, Emmanuel Mounier ou Jean-Paul Sartre avaient déjà choisi d'exercer leur talent en dehors de l'université.

Il faudra pourtant revenir ici en détail sur une sociologie de la philosophie jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. En effet, celle-ci

11. J.-L. MARION, « Quelques règles en histoire de la philosophie », *Études philosophiques*, *op. cit.*

s'organise selon des modalités très spécifiques : la philosophie et la République ont partie liée en France. Ce sera l'objet de la première partie de cet ouvrage consacrée aux « grands héritages » qui, pour commencer, restituera le cadre philosophique français puis la pensée de Bergson, l'idéalisme de Brunschvicg, la tradition épistémologique avec Bachelard et enfin Blondel et les philosophies d'inspiration chrétienne.

Après la Seconde Guerre mondiale, la philosophie s'organise selon plusieurs grands courants assez dominants comme l'existentialisme, le marxisme, le personnalisme, le structuralisme. C'est ce que Lyotard appellera plus tard les « grands récits » dont il fit l'acte de décès. Nous privilégierons dans la seconde partie de notre ouvrage la veine sartrienne de l'existentialisme, le marxisme reconstructiviste d'Althusser et le personnalisme d'Emmanuel Mounier.

Il n'est pas sûr qu'après Sartre, le « dernier des philosophes », comme l'a appelé Alain Renaut, toutes les causes de la fin d'un type de philosophie pensée comme totalisation systématique du savoir humain aient été suffisamment étudiées. Quoi qu'il en soit, de nouvelles directions de recherche – nous parlerons ici de la phénoménologie d'Emmanuel Levinas, du structuralisme, certes peu orthodoxe mais qui ne cesse de prendre de l'importance, de René Girard et de la philosophie herméneutique de Paul Ricœur – étaient déjà engagées avant-guerre.

Enfin, nous vivons actuellement un régime d'éclatement des recherches, ce qui rend difficile la mise en évidence des liens entre les grands courants de la pensée contemporaine. Cette tâche n'est pourtant pas impossible. Nous en resterons pour cette dernière partie à la présentation de grandes figures particulièrement emblématiques des intérêts de la recherche actuelle, des figures philosophiques comme celles de Foucault, Derrida, Lyotard. Nous terminerons, conformément au dessein de cet ouvrage, par une conclusion sur l'avenir du religieux (L. Ferry/M. Gauchet).

Entamons donc sans attendre ce parcours par l'étude des modalités spécifiques de l'organisation philosophique en France. Celle-ci, indispensable à connaître, est largement tributaire du contexte institutionnel très particulier de la fin du XIXe siècle.

# Première partie :
# Les grands héritages

# Les « philosophes de la République »

Travailler sur l'histoire de la philosophie française au XXe siècle ne peut se faire sans remonter à ses moments constitutifs, notamment à la généalogie de l'institution philosophique au XIXe siècle – les années 1830 – où la philosophie devient principalement affaire d'État[1]. À cette période, des données nouvelles apparaissent qu'il faut absolument analyser pour saisir quelques ressorts fondamentaux de la philosophie française contemporaine. Cette démarche est totalement indispensable si l'on veut comprendre l'institutionnalisation de cette discipline.

## L'institutionnalisation de la philosophie

Pour bien comprendre la place de la philosophie en France au XXe siècle, jugée parfois exorbitante dans l'enseignement par certains, et aussi son « exportation » dans de nombreux pays, notamment par le biais de la colonisation, il faut revenir sur les conditions de son institutionnalisation au XIXe siècle. Un nom émerge rapidement : c'est celui de Victor Cousin. Mais à lui seul, il n'est pas responsable de tout. Le dispositif d'Ancien Régime et de l'Empire napoléonien est important à connaître.

1. Cf. S. DOUAILLER, P. VERMEREN, « L'institutionnalisation de l'enseignement philosophique français », *in L'univers philosophique*, Paris, PUF, 1989, t. 1 ; S. DOUAILLER *et alii*, *La philosophie saisie par l'État*, Paris, Aubier, 1988 ; P. VERMEREN, *Victor Cousin, le jeu de la philosophie et de l'État*, Paris, L'Harmattan, 1995.

### *Le dispositif de l'Ancien Régime et de l'Empire napoléonien*

Dans les collèges royaux, le programme de philosophie comprenait, jusqu'à la Révolution française, plusieurs disciplines :

– la logique (art du raisonnement) ;
– la métaphysique (science des choses surnaturelles) ;
– la morale (science des mœurs ou habitudes de l'âme) ;
– la physique (science de la nature ou des choses naturelles) ;
– quelques notions mathématiques (pour l'intelligence des principes physiques et des expériences de la physique).

La mise en œuvre de ces disciplines, devant des publics restreints et avec des moyens limités, n'a pas toujours, de fait, été à la hauteur des ambitions affichées. Mais le choix fondamental, qui donne encore aujourd'hui une grande force à la philosophie en France, contrairement à d'autres pays européens, a été de la programmer en classe de terminale. Ce choix n'a jamais été vraiment remis en cause depuis lors. Il a souvent été justifié de la façon suivante : trop tôt, l'enseignement de la philosophie anticiperait les capacités de l'intelligence, plus tard, il manquerait la source « où les facultés supérieures viennent puiser leurs principes fondamentaux », comme on disait au XIXe siècle. La philosophie se trouve donc depuis longtemps associée à une forme d'aristocratie scolaire, considérée comme légitime et réservée à la formation de l'élite du pays[2].

Avec Victor Cousin (1792-1867), la mutation de l'université est profonde : le système n'est plus orienté, comme pendant la période napoléonienne, vers une professionnalisation des études supérieures au service de la construction de l'État. Il serait d'ailleurs intéressant ici de reprendre le débat philosophique sur les universités à la Révolution française. Celui-ci, rappelons-le, avait conduit à leur suppression, puisque l'université était considérée comme un

2. Cf. www.textesrares.com/philo19 pour une recherche d'ensemble sur les auteurs de la philosophie française au XIXe siècle.